

UN JOURNAL DU DÉBARQUEMENT à CAEN PAR UN ADOLESCENT DE 13 ANS

La chemise rouge qui contient le manuscrit porte de sa main le titre suivant « Institut Lemonnier Caen Débarquement Juin 44) et comprend aussi 4 photos-cartes postales en Noir et Blanc. Elles représentent :

- 1/ Devant les décombres de la menuiserie effondrée sous les torpilles le 6 Juin 44, un Père en soutane, avec casque, lunettes et brassard (peut-être de la Croix Rouge)
- 2/ Adressée à « Mon ami François » une union de prières de F. Guillaume (?). La photo au recto représente les Constructions provisoires de l'Institut (sans doute à Caen après la guerre)
- 3/ La Clique de l'Institut Lemonnier où l'auteur jouait du cornet à piston.
- 4/ Un grand groupe d'élèves et de Pères qui posant avec le directeur

Le récit est écrit à la plume, à l'encre bleue et comporte des rajouts d'une plume plus fine ainsi qu'au crayon à papier. La fréquence des fautes (notamment des accords de nombre que je me suis permis de corriger) et quelques maladresses de syntaxe indiquent que mon père a du le rédiger quand il était encore très jeune. Sa mémoire est encore fraîche, même en ce qui concerne des évènements moins douloureux que les bombardements, avec cependant quelques hésitations chronologiques dans la dernière partie, mais elle a été rajoutée plus tard, au crayon à papier, d'une écriture mieux formée.

Gwenael De Boodt

Le Débarquement, tel que je l'ai vécu, à Caen (6 Juin 1944 – 16 Juin 1944)

par François-Claude De Boodt

Lundi 5 Juin 1944, après-midi

Je parie avec l'abbé Jacqmain que les Anglais ne débarqueront pas avant un an. Pari conclu : 25 biscuits vitaminés.

Mardi 6 Juin 1944

La nuit du 5 au 6 Juin. Bombardements intenses et coups de canons. Avions anglais nombreux. La DCA allemande, les projecteurs, les balles traçantes... tout cela entre en jeu ; ça fait de très beaux feux d'artifice ! Dans le dortoir, que surveille l'abbé Chevolleau, nous sommes tous debout, regardant aux fenêtres cette féerie... Bien des fois nous avons eu des alertes en pleine nuit et même des bombardements très forts à Caen ou les environs.

Cependant, cette nuit ce n'est plus à douter ; il y a trop de grabuge pour que ce soit un simple raid. Les Alliés viennent de débarquer et sans doute près de Caen.

Après cette nuit où l'on ne ferme pas l'œil, on se lève au petit matin, impatients et énervés. Bombardements très forts sur les quartiers de la gare... à quand notre tour ?... Le ciel est rempli de fumée du côté de la gare ; toujours les avions, la DCA etc... Nous sommes plutôt exaltés !

Messe. Déjeuner rapide. La plupart des gâs qui habitent dans les environs s'en vont chez eux ; on vient en chercher d'autres. Nous ne sommes plus nombreux -comme gâs, à être restés.

Aussitôt après le déjeuner, on s'en va travailler à la tranchée que deux ans plus tôt, les Allemands avaient creusée dans le jardin ; il s'agit de la remettre en état. Les plus grands s'y mettent avec pelles, pioches, etc... Les cerises sont encore vertes ! ON les gobe pourtant en travaillant.

Avec d'autres camarades, Blassy, Toto, Adrien, etc... je ramène des planches, madriers, tôles etc... pour protéger la tranchée. Pendant toute cette matinée : avions, bombardements en ville etc... Ce n'est pas encore notre tour... Le ciel est gris.

A midi nous allons manger assez rapidement. Les carreaux tremblent... Après je vais face aux douches, dans le jardin. Gayot (?) et un autre sont en train de jouer aux échecs. Je les regarde. On est plusieurs à cet endroit ; l'abbé Jacmain est là (il a gagné son pari)... Des avions passent, repassent, on en voit à l'horizon. Vers 1H20, 1H25, d'autres avions passent juste au dessus ; nous nous jetons instinctivement à plat ventre... Bruit infernal, les bombes tombent partout, envoyant de tous côtés mottes de terre, éclats, bouleversant tout le jardin. Nous crions « Mon Jésus miséricorde ». Pendant ce premier lancement de bombes je me retourne sur le dos et je vois des nuages épais de tout côté, des mottes de terre en l'air ; on se sent oppressé, on ne peut aspirer. Quelques secondes plus tard, c'était fini. Aussitôt cette tourmente passée à toute vitesse on court vers la tranchée... ON n'a pas le temps de l'atteindre ; une seconde vague d'avions arrive... on se met à plat ventre. Les bombes tombent de nouveau ; bruit infernal... les avions passent ; on se relève, vite à la tranchée. On est tous sales, remplis de terre, noirs...

Le Père Directeur est arrivé à la tranchée en même temps que nous. Tous nous nous sommes dirigés là. Il manque pourtant de nombreuses personnes. La menuiserie s'est écroulée sous les torpilles ; une grande partie du bâtiment des étudiants, et du bâtiment donnant sur la rue.

Tandis que nous restons, la plupart, terrés au fond de la tranchée, des abbés, des Pères et des courageux vont au secours de ceux qui ne sont pas venus ; plusieurs blessés sont retrouvés ; le Père Leur dans le jardin... Le gros morceau... c'est la menuiserie. Parmi tout cet amas de ferraille, de tôles tordues, de bois, etc... (il n'y reste rien debout), il faut retrouver ceux qui étaient dans la menuiserie quand passa le bombardement. Travail inouï pour ceux qui essaient

de sauver les blessés. L'Abbé Pincé frappe sous une planche faisant entendre qu'il est par là sous les décombres. Il est retiré, blessé gravement aux jambes, et d'autres blessures partout ; il était sur le bord d'un cratère ! Ange (Marie) en entendant les bombes tomber s'est enfermé dans une armoire et a reçu la menuiserie par dessus lui. Il est retiré de son endroit, contusionné de partout, mais pas de blessures et rien de grave. Jean Blassy est retrouvé, tué. Roger Sale est retrouvé, mort lui aussi, l'oreille arrachée, et le bombardement l'a transporté dans une cour voisine. Bilan de ce premier bombardement : 2 morts (Jean Blassy et Roger Sale), plusieurs blessés graves, blessés légers. Bâtiments en grande partie détruits. Il ne reste rien de la menuiserie. Désormais nous mènerons la vie de tranchée... Tout est remis entre les mains de Dieu.

Les recherches des blessés et des tués ont duré plusieurs heures. Tous sont transportés à l'hôpital ST Louis.

L'après-midi se passe dans l'angoisse. On sent que la mort vient de passer par là. On continue d'arranger comme on le peut, la tranchée. On emmène des dortoirs où on peut encore aller, des matelas qu'on place sur le toit de planches et de madriers qui recouvrent la tranchée. On en met en dedans aussi. Dans le fond de la tranchée, on place les bois des douches.

Pourvu que soyons assez vite délivrés ! Dans le ciel passent et repassent les avions ; la DCA tire ; les bombardements de poursuivent, pas dans notre quartier pourtant... pour le moment. Les repas se font sur le pouce. Nous passons le temps à réciter le chapelet ; à prier pour nos deux morts, nos blessés, toutes les victimes. Pour le repas du soir, on emmène une cuisinière près de la tranchée, pour faire quelque chose de chaud. Un avion, haut dans le ciel, lâche tout à coup quelque chose qui brille. Une bombe ? On se le demande... Non, ça ne descend pas assez vite. Ce n'est qu'un bidon vide, qui tombe au-delà de la propriété. Et quand le soir arrive, alors que des bombardiers, des chasseurs... Traversent le ciel, alors que l'on entend éclater au loin des bombes, tous, blottis au fond de la tranchée, nous recevons des mains du Père Directeur, l'absolution générale... avec ça nous pourrions dormir en paix... Peut-être se réveillera-t-on demain, au ciel ? L'Abbé Bourdou est malade. Les sœurs sont dans le bout de la tranchée. Dormir en paix... Impossible parce que ...

Mercredi 7 Juin

... Dans la nuit, les Anglais approchent de Caen. Un détachement attaque même le château, à quelques centaines de mètres de notre tranchée. On entend distinctement les coups de fusils,, et ça dure longtemps, ... Longtemps. Le château va-t-il être pris ? La fusillade fait rage... puis peu à peu se calme ; on entend dans le ciel ronronner des avions... les Anglais reculent, car on n'entend plus la bataille. Nous récitons le chapelet. Près de la tranchée, le vieux cimetière est toujours là, mais de nombreuses tombes ont été bouleversées.

La matinée se passe dans l'attente. L'attente de quoi ? On parle d'être délivré. Des gens viennent dans la tranchée. Gayot et des Pères vont en ville retirer des victimes des décombres. Les bombardements continuent un peu partout. Certains ont été dévaliser un camion allemand rempli de provisions : Il y a de tout : boîtes de conserve, pâtes de fruit etc... Le midi, manger sur le pouce comme toujours. On parle que Caen est déclarée ville ouverte ! Fausses espérances. Des Allemands viennent, et installent dans le jardin de l'Institut des nids de mitrailleuses. Ils viennent nous dire bonjour à l'entrée de la tranchée. Vers 4 heures de l'après-midi un bombardement violent par obus commence sur tout le quartier de Caen où l'on est ; le jardin de l'Institut, la place St Gilles, etc... On entend siffler les obus sans arrêt. Les Anglais tirent de la côte. Un obus peut tomber tout aussi bien sur notre tranchée... C'est intenable. On mêle à nos « Je vous salue Marie » les invocations indulgencières « Mon Jésus, miséricorde ! » C'est un véritable enfer. Nous n'en sortirons pas. Des avions passent... Les Allemands tirent de leurs nids de mitrailleuses... Le pilonnage par obus continue toujours. Après tout, mieux vaut risquer de sortir de la tranchée sous les obus et de fuir à l'Hôpital St

Louis, près de la place St Gilles, où déjà d'innombrables réfugiés sont là et où l'abri est plus sûr ; Un par un, espacés de plusieurs dizaines de mètres l'un de l'autre, nous sortons de la tranchée en courant sous les obus. Chaque fois que l'on entend un sifflement, hop ! couché par terre, pour se relever aussitôt après et courir le plus de chemin possible avant de s'aplatir de nouveau. Pour ma part j'arrive ainsi jusqu'à la sortie de l'Institut. Je cours ; je m'empêtré ; à la sortie, dans un inextricable fouillis de fils électriques qui arrêtent net ma course. Les obus sifflent toujours. Impossible de me mettre à plat ventre, empêtré que je suis ; je crie, je rage, je pleure. Les obus ne s'arrêtent pas ; on entend les sifflements sinistres à rendre fou et peu après l'éclatement. A la fin, après m'être bien débattu, je réussis à sortir des fils, grâce à quelqu'un qui m'aide. Mes souliers à semelle de bois m'empêchent de courir vite ; je les jette sur la rue, et pieds nus je continue ma course, aidé par quelqu'un. Plusieurs plat-ventres encore. L'abbaye de la place ST Gilles est encore debout ! Par contre, de l'église désaffectée qui était à côté il ne reste plus qu'un amas de pierres d'où émergent quelques pans de murs. Enfin, on arrive à l'hospice dont les murs épais ont éprouvé bien des siècles, où d'autres gens affolés viennent de toute part. On se retrouve tous de l'Institut. Dans les couloirs s'entassent des réfugiés. Je suis toujours sans chaussures. Le Père Lecoq arrive avec ma paire de chaussures qu'il a ramassée sur la route. Souper. Puis nous nous installons dans une salle pour la nuit, avec une couverture ou une paillasse à terre. Des sœurs organisent le manger, on nous donne une tartine etc... Les obus continuent toujours. Dans les couloirs, on prie le chapelet, on prie énormément mêlant nos voix au fracas des obus. Des gens sont installés partout ; sur les marches, au coin des portes. Des gosses pleurent. Des femmes s'affolent... Les uns ont perdu un parent, d'autres sont pieds nus. Nos deux camarades tués sont aussi à l'hospice où nous sommes, dans une salle spéciale où les morts sont nombreux. Quand serons-nous délivrés ? Pauvre Jean Blassy et pauvre Roger Sale ! Etre tués, si jeunes. On prie pour vous, beaucoup. Le Père Faudet dit qu'il retournera passer la nuit dans la tranchée de l'Institut.

Jeudi 8 Juin

C'est le jour de la Fête-Dieu... une Fête-Dieu sous les obus et les bombardements. La nuit, il y eut toujours le pilonnage par les obus.

Au matin, on se lève de nos couvertures. De notre salle on voit parfaitement les quartiers démolis, la fumée qui monte de partout. Soudain, dans le ciel, une escadrille d'avions lance des bombes juste sur l'hospice ; ils sont haut. On voit les bombes tomber et qui dans quelques instants seront sur notre refuge. On court au côté opposé de la salle. Je me serre dans un coin d'un pilier près du mur de la salle. Adviendra que pourra. Sifflement. On sent le sol trembler ainsi que les murs. Toute une partie du vaste hospice s'effondre du côté où ont été mis les morts ; ce n'est pas dans notre coin. Il ne s'agit pas de rester là ! Dans le parc de l'hospice, d'étroites tranchées ont été creusées en zigzag. Nous nous installons dans l'une d'elles où nous sommes tous de l'Institut : gâs, abbés, Pères... Depuis hier on nous a distribué des casques que l'on porte... ça pourra toujours protéger. On recouvre les tranchées de portes, de madriers etc... On est vraiment à l'étroit, là-dedans. On ne peut pas être deux côte à côte en largeur. Dire qu'on devra passer des nuits dans cette position accroupie ! Impossible de s'allonger, pas assez de place. Je suis à côté de Toto et Marie Adrien. On nous donne des barres de chocolat à manger en guise de déjeuner. Après quoi, le Père Gorion va chercher un ciboire ; absolution générale, puis nous communions en viatique... C'est le jour de la Fête Dieu... Entre deux accalmies nous sortons de la tranchée pour nous dégourdir les jambes. Dans la prairie séparée de la tranchée par un chemin, certains, avec des couvertures font un immense drapeau bleu blanc rouge, et une croix rouge. Peut-être que de là-haut, on respectera les civils qui sont dans l'hospice ou dans les tranchées de l'hospice, et les blessés qui sont dans les caves de l'hospice. Des vaches sont en train de brouter l'herbe de la prairie. Plusieurs corbeaux tués sont au pied des arbres qui bordent la prairie. Pendant une accalmie je vais à la

pouponnière, qui est à 20 mètres de notre tranchée ; la terre est partout retournée, bouleversée. Et quand on pense aux morts d'hier, de tout instant, et à ceux qui seront tués aujourd'hui, demain... et dont nous serons peut-être bien... il y a même certaines chances. Dans la pouponnière de nombreux petits bébés crient et s'agitent dans leurs lits. Si on avait leur âge, quelques mois, on ne serait pas conscient du danger, de la mort qui nous menace. Je fais un petit tour, dans une allée, près de la prairie, avec Toto (si j'ai bonne souvenance). Puis retour dans la tranchée. Le temps est couvert. Dîner : pain, conserves, pâtes de fruit... en écartant quelques planches et madriers, un peu de soleil se montre. On se met debout dans la tranchée car notre position accroupie est intenable, et pour le moment les tirs d'obus ont cessé ; il n'y a que des avions dans le ciel et la DCA Allemande qui tire. Pour le moment on ne craint rien. Une bonne partie de l'après-midi se passe ainsi. Quand des avions ont l'air de s'approcher, on se blottit au fond de la tranchée. Goûter. Puis peu à peu le soir descend. Comment se passera la nuit ? Dieu seul le sait ; on recouvre complètement la tranchée et on se met dans notre position accroupie qu'il faudra supporter enveloppé dans une couverture. On tâche cependant de s'allonger un peu, en mettant la tête sur les genoux ou les jambes de celui qui est à côté de nous. Le soir, les obus reprennent leur œuvre de destruction ; ils tombent dans l'endroit où nous sommes. On récite le chapelet, des Salve Regina, on s'entend à peine –malgré que l'on soit les uns près des autres, car les obus sifflent très forts, et éclatent tout près. Ce n'est pas le moment de risquer une sortie. Les « Mon Jésus, Miséricorde ! » coupent nos Ave Maria chaque fois que l'on entend un obus. Et ça tombe sans arrêt, tout près, tout près. La libération aura coûté cher ! Si au moins ce pouvait être la dernière nuit. Ces obus de marine sont terribles. C'est à nous en rendre fous. Soudain, en pleine nuit, « Mon Jesus, miséricorde ! », c'en est fait de nous. Juste sur le bord du chemin qui sépare notre tranchée de la prairie, un obus vient de tomber. Nous croyons être morts ; un côté de la tranchée s'est éboulé sur nous ; on entend sur le recouvrement de la tranchée retomber des mottes de terre, des pierres etc... Pour nous tous, nous en sommes quittes pour la terre qui nous a enseveli à moitié et quelques égratignures ou bosses... rien de grave. Pas un seul blessé grave ou léger, pas un seul mort. Nous avons été visiblement protégés. On vient nous secourir ; on se retire de l'éboulement de terre, on écarte les planches et l'on sort. Dans l'éboulement j'ai perdu mon chapelet ; impossible de le retrouver malgré mes fouilles dans la terre ; j'aurai pourtant voulu garder ce chapelet sur lequel j'ai prié pendant les plus terribles moments de ma vie. Mais il est resté dans la tranchée, enseveli sous la terre ; un sacrifice qui coûte, car je n'ai plus de chapelet. Pendant l'éclatement de l'obus, j'ai eu une sensation inouïe, indescriptible ; ça a fait très drôle.

On se dirige en vitesse dans l'hospice, car les obus continuent toujours à pleuvoir. Quand cela finira-t-il ?

Vendredi 9 Juin

Quand l'obus a éclaté, c'était en pleine nuit et déjà au 9 Juin (vers 2 heures ?). Nous avons passé le reste de la nuit dans l'hospice. Le tir a continué toute la nuit. Au matin, je suis dans l'une des caves de l'hospice, aux piliers larges et solides. Dans cette cave sont couchés, serrés les uns contre les autres, les blessés, les malades. Il y en a qui crient, qui geignent, qui râlent. Je distribue des bols de café remplis à ces malheureux couchés tandis qu'une sœur remplit les bols. Je manque de m'engueuler avec un blessé soit parce que je ne lui ai pas passé à boire tout de suite, soit parce que j'ai du lui marcher sur les pieds. On se demande vraiment ce qu'on va faire. On ne peut plus durer dans cet enfer de Caen. Après un déjeuner, on sort de l'hospice ; nous allons voir notre tranchée où nous étions cette nuit et le trou qu'a fait l'obus qui est tombé juste auprès. Vraiment, nous l'avons échappé belle. Dans la prairie, des corbeaux tués sont disséminés partout ; la prairie a d'ailleurs reçu bien des obus. Une grosse pierre, quand éclata l'obus près de nous, a été envoyée de l'autre côté de la tranchée ; un peu

plus elle tombait sur nous et nous écrasait. Quelle nuit avons-nous passée ? Le Père Directeur a décidé de quitter la ville où les bombardements continuent sans cesse, et vers 9H peut-être, nous nous en allons de l'hospice, casque sur la tête, couverture sur l'épaule et dans laquelle chacun a mis des boîtes de conserve, des pâtes de fruit etc... Que de ruines ! Nous traversons toute la ville de Caen. Pour le moment il n'y a pas de bombardement. Tout est bouleversé, on ne reconnaît plus rien. Les maisons sont en ruine, des pans de mur restent dressés émergeant d'une montagne de décombres. Un peu avant de passer l'Orne, nous traversons un boulevard où de chaque côté les maisons sont abattues. Des Allemands sont en train de réparer la route... tandis qu'un groupe de prisonniers anglais (les premiers anglais que l'on voit !) les regardent faire en souriant. En passant devant eux, nous les regardons et ils regardent ces files de pauvres gens qui fuient la ville. Sortis de la ville, nous rencontrons partout des Allemands, des convois. Un nombre formidable de civils fuient, comme nous. A un moment donné, nous rencontrons, sur la route, un Allemand avec un Français qui demande à l'Allemand de tuer son grand chien... et nous continuons notre route. Arrivés du côté des cavernes de Fleury, sur le bord de l'Orne, nous voyons des vagues d'avions qui lâchent leurs bombes sur la ville de Caen. On entend le bruit... Nous avons bien fait de partir. Nous arrivons à X... dans un assez grand bâtiment. De nombreux réfugiés sont là dans ce bâtiment. La nuit nous logerons au dernier étage sur de la paille. On dépose nos conserves etc... dans la salle où l'on mange. Ça servira « à tous ceux qui sont là ». Dans le jardin, une tranchée a été creusée. Pour le moment, à 3KM de Caen, nous avons moins à craindre que dans la ville. Nous passerons là plusieurs journées dont voici quelques événements qui se sont passés.

Du Samedi 10 Juin au Mercredi 14 (?) Juin

Nous mangeons plusieurs fois des champignons, plat de gourmet !

Des DCA allemandes s'installent autour de la maison où nous sommes et où il y a aussi des malades et des blessés. En dépit des lois de la guerre, les Allemands ne s'en vont pas.

Un avion est abattu à quelques centaines de mètres d'où nous sommes ; il est abattu depuis le 6 ou 7 Juin. Un après-midi, avec le Père Chevolleau, nous allons le voir, et-en chemin- nous récitons un « De Profundis » pour nos deux camarades tués, et qui sont enterrés en ce moment dans la tranchée de l'hospice à Caen avec tous les autres morts. Nous prions pour eux avec ferveur, ainsi que pour toutes les victimes. Nous arrivons à l'avion, abattu dans un pré. Parmi les décombres, on voit accrochés aux ferrailles des morceaux de toile de chemise. Le Père Guillou nous a distribué chacun une chemisette violette.

Presque toutes les nuits, nous sommes réveillés par le bruit assourdissant des bombardements sur Caen ou dans les environs où nous sommes. La DCA allemande riposte. Et par les fenêtres de notre étage nous voyons Caen en flammes... C'est certes très beau, mais hélas ! ... Le ciel est rouge et l'on voit tous les détails des quartiers qui brûlent.

L'une des dernières nuits que nous passons là, le danger est devenu très grand pour nous. Tout tremble ; nous prenons nos couvertures et nous nous apprêtons à aller dans la tranchée. En attendant nous regardons par la fenêtre le ciel nocturne illuminé par les incendies. La DCA et les bombes mêlent leurs bruits. La maison où l'on est tremble très fort. Et Caen flambe, flambe toujours, Caen, où sont encore tant de civils, où souffrent tant de blessés, et où sont les tués, nos morts, nos deux camarades : Blassy et l'autre ! Après plusieurs quarts d'heure d'attente, nous nous recouchons sur la paille.

Le midi, ordinairement, nous disons le chapelet dans la petite cour, près de la maison. Nous le disons avant le dîner, et cachés sous de gros arbres, car, souvent des bombes tombent dans la région où la DCA tire sur les avions. Quand les éclats tombent drus, nous nous réfugions sur le perron.

Toute la journée, il y a ce qu'on appelle « la garde ». Deux d'entre nous et à tour de rôle gardent la porte d'entrée de la propriété où nous sommes pour constater les départs et sorties

et tout ce qui arrive. Plusieurs fois, les Allemands viennent.

L'après-midi on joue parfois aux cartes, dehors, quand les dangers d'être exposés sont moindres. Je me souviens des parties de « bataille » avec Toto, ou Marie Adrien.

Le matin nous allons à la messe dans une petite chapelle située près d'un champ tandis que dans le ciel des avions ronronnent, ou mitraillent dans les environs. Pour aller comme pour revenir, nous nous formons en file indienne dans le sentier, assez espacés l'un de l'autre afin de ne pas se faire remarquer par les avions...

Le temps est très instable : soleil, pluie, ciel gris...

Le dimanche (je crois) ainsi que tous mes autres camarades, nous avons écrit un billet, ne dépassant pas 9 mots (ou 10), à la maison. La Croix-Rouge transmettra. Le Père Chevolleau nous aide à le rédiger.

Mercredi 14 Juin au Vendredi 16 Juin

Le matin du mercredi nous sommes tous prévenus qu'il faut absolument quitter la région de Caen –décret des autorités allemandes. L'on prend chacun sa couverture, on y met des pâtes de fruit, des boîtes de conserve, etc... et en route vers... IL n'y a qu'à fuir loin de la région côtière... Et c'est l'exode qui commence. Les routes sont noires de réfugiés comme nous. On croise souvent des convois allemands ; dans les plaines on aperçoit des tranchées creusées, des canons... Parfois des avions viennent mitrailler la route et les convois, quelquefois tout près de nous. Aussi nous passons souvent devant des autos ou engins de guerre en train de flamber.

Dans tous les villages où nous passons nous sommes très bien reçus ; des services immenses sont organisés pour nous fournir à manger lait, œufs, pain et à boire quand nous arrivons dans un lieu quelconque. Mes godasses me font mal aux pieds et un après-midi je les jette dans un fossé... et continue ma route pieds nus pendant 7 ou 8 Km. Dans un village, on me donne une paire de chaussures-sandalettes basses avec lesquelles je marcherai et que je garderai longtemps.

Un soir nous arrivons chez un dominicain et nous y passerons la nuit. En fin d'après-midi, nous nous reposons dans la paille dans une cour-jardin ; tout est calme, le ciel bleu ; très haut dans le ciel des escadrilles d'avions passent. Que nous sommes loin de l'enfer de Caen ; ...quand on pense qu'il y a une semaine...

C'est cette nuit, je crois, que nous avons dormi dans une vaste grange, sur le bord de la route. Le matin, au déjeuner, chez le dominicain, chocolat.

Nous arrivons une fois dans une ville en carriole à foin chargée de réfugiés ; nous passons à côté d'un grand champ où sont des fleurs bleues, blanches et rouges, ce qui fait bizarre. De partout affluent des vachères, des voitures, des charrettes bondées de réfugiés comme nous. La dernière après-midi, nous passons à Trun. Ce doit être là que nous eûmes à manger du pain, du bouilli, à boire etc...

Sur la route quand nous sommes avec le Père Danjou, nous nous arrêtons 10 minutes tous les 5kms, et nous bouffons du sucre.

Un midi, nous mangeons, chez la maman d'un gâs de l'Institut ; je crois que ce gâs (je ne me souviens plus du nom) sera tué.

Le dernier après-midi nous traversons par la route, un grand bois. Nous arrivons sur une autre route. Un convoi, de tanks surtout, est stoppé là. Le P. Chevolleau demande des indications à un Allemand. Dans le ciel on entend, très haut, des avions comme toujours.

Arrivée à Giel. On a attendu, me semble-t-il, au bord d'une route, les véhicules qui doivent venir de Giel nous chercher. Nous sommes en fin d'après-midi ; il arrive une carriole couverte et une vachère, avec Mr Joubain et un apprenti fermier Lecahu. On est assez serrés ; avant de monter dans les véhicules, on nous donne à manger du pain avec du miel, et à boire du cidre, puis nous partons vers Giel. Les chevaux vont à bonne allure. De temps en temps on entend

très haut dans le ciel des avions ; nous voyageons longtemps ; enfin nous arrivons au village de Giel que nous traversons et quelques minutes après à l'orphelinat. Nous descendons de carriole, assez dépaysés. Des sœurs sont devant nous. On nous emmène manger au réfectoire des supérieurs les gosses sont en récré d'après le souper. C'est le Père Le Boulch qui nous sert : soupe, petits pois. Après nous allons dans le dortoir qui nous est assigné. Je suis dans le même dortoir que Toto ; Hubert Guébus nous indique notre place et nous discutons assez longuement sur ces jours terribles.